

Orphée et Eurydice / Revue de presse

Les charmes secrets d'un grand opéra transposé dans un petit lieu

Monter en format réduit l'un des plus grands chefs d'œuvre de l'histoire de l'opéra, il fallait l'oser ! Comme son nom l'indique la compagnie « Manque pas d'Airs » n'en manque ni au singulier, ni au pluriel. Elle ose donc, fait le pari... et le gagne. Par la magie de la proximité des corps, des cœurs et des voix, par l'intelligent découpage du livret, par son astucieuse transposition musicale où un modeste piano droit fait office d'orchestre, par une mise en scène inventive mais sans chichis, par, enfin, l'interprétation de jeunes pousses de l'art lyrique qui ne demandent qu'à grandir.

(...) Ils sont tout près de nous, on pourrait presque les toucher et respirer leur haleine sur la petite scène du théâtre Mouffetard que dirige le comédien Pierre Santini, une proximité déroutante dans le monde de l'opéra et qui d'emblée impose la sincérité et la justesse. Devenue opéra de chambre, chantée en français dans la version que Pierre-Louis Moline écrit pour Berlioz, la saga des légendaires amoureux de l'au-delà va se conjuguer sur le mode de l'intime et de la fantaisie. L'ample chœur est ramené à un quatuor de jeunes chanteurs aux tessitures complices et complémentaires – Romain Beytout/baryton, Xavier de Lignerolles/ténor, Virginie Thomas/soprano et Cecil Gallois/contre ténor– qui figurent à la fois les actions et les états d'âme, chantant, dansant, jouant la comédie avec humour et souplesse. Plus que l'Amour, c'est l'Ivresse qui les guide, depuis celle des beuveries accompagnant la noce jusqu'à celles des passions qui font tourner les têtes.

Une mise en scène pleine d'idées et respectueuse de l'essentiel

Le cercueil d'Eurydice traverse l'Achéron et s'ouvre sur les voies souterraines du pèlerinage d'Orphée, la longue traîne de sa robe de mariée sert à toutes sortes de tours de passe-passe, des images viennent se poser sur les murs, des bruitages font souffler le vent et ronfler la mer démontée : la mise en scène d'Alexandra Lacroix est pleine d'idées tout en restant respectueuse de l'essentiel. Vissée à son piano Claire Parzysz accompagne le quatuor et les trois solistes sans perdre l'âme de Gluck. Amélie Kuhn/Amour, soprano en jupette coquine, issue de la Maîtrise des Hauts de Seine est encore vocalement un fruit vert, tournant parfois à l'aigre, Tania Chauche n'a pas encore les moyens d'une Eurydice idéale mais son timbre est souvent chatoyant et sa présence radieuse. La véritable révélation, le baryton Jean-Gabriel Saint Martin, n'est pas tout à fait un inconnu puisqu'il fit partie de la joyeuse troupe des Brigands et de leurs opérettes ressuscitées au Théâtre de l'Athénée. La perfection de sa diction alliée à une belle souplesse, même si certaines vocalises gluckistes lui jouent encore quelques tours, en font un Orphée à la fois malicieux et émouvant.

Dans l'intimité de l'enfer et des grands sentiments, cet Orphée et Eurydice en petit format invente l'opéra comme chez soi.

Webtheatre.fr (Caroline Alexander)

Faire tenir dans le petit théâtre Mouffetard à Paris le plus bel opéra de Gluck tient de la gageure. Remplacez l'orchestre par un piano et le chœur par un quatuor vocal, le tour est joué ! Ne craignez pas cette réduction intimiste, vous vivrez le chant et le merveilleux de l'opéra avec une proximité, une immédiateté dont aucune grande salle ne donne idée. Une telle proximité expose singulièrement la voix et l'art dramatique des chanteurs, comme par un effet de loupe. Le format et la puissance des voix doivent être réduits pour s'adapter à la dimension modeste de la salle, la virtuosité gratuite est proscrite. Comme dans la musique de chambre, il ne reste pour assurer la représentation que l'essentiel : la justesse d'expression, la flamme vécue de l'interprétation.

La distribution, exclusivement composée de jeunes talents, relève le défi et incarne le drame antique de manière émouvante, malicieuse, grave, sans faux-semblants... et dit le texte avec une articulation d'une bienfaisante clarté. Nul besoin de sur-titrage pour comprendre le français chanté ! Jean-Gabriel Saint-Martin, sorte de

croisement élané de Chopin et du Petit Prince, compose un Orphée sincère et rêveur, candidat idéal à une quête dans le monde des Ténèbres à la recherche de sa chère Eurydice, toute jeune épouse défunte. Bien que celle-ci ne soit qu'une Ombre dans la Vallée des Bienheureux, elle est autrement plus vivante et passionnée que son époux, et Julie Fuchs, incarnation (dans tous les sens du terme) emportée et impérieuse rend fou le pauvre Orphée. On comprend qu'il ne puisse résister à son exigence fatale et qu'il la regarde avant qu'ils ne soient revenus dans le monde des vivants. L'Amour d'Amélie Kuhn, cause de cette aventure ténébreuse, est une canaille androgyne à la voix pointue, à l'œil moqueur et à la jambe légère, un bon petit diable façon Ange Bleu de cabaret berlinois. Le chœur est composé de personnalités et de physiques dissemblables pour mieux s'harmoniser vocalement et scéniquement. Et quand ils incarnent les Furies gardant les portes de l'Enfer, sortes de morts-vivants dans leur costume du dimanche, blafards, solennels et sournoisement ricanants, on croirait voir leurs frères desséchés aux orbites creuses du Couvent des Capucins de Palerme.

La mise en scène constamment inventive, tel le cercueil d'Eurydice au premier acte dont l'emplacement libéré deviendra la voie d'entrée d'Orphée dans le monde souterrain, ou les scènes introductive et conclusive de mariage, concourt également à la réussite de cette entreprise. L'intégration d'atmosphères sonores, mariage, mer, parfois proches de la musique concrète, apporte une touche de modernité et de théâtralité – c'est la moindre des choses dans ce lieu – sans prendre le pas sur la musique. Comment qualifier cette aventure ? Est-ce une adaptation de l'opéra suprême de Gluck à un format de théâtre pour toucher de nouveaux publics ? Oui. Est-ce une adaptation actuelle ? Certainement, mais ce n'est pas une tentative d'actualiser ni de rajeunir l'opéra gluckiste. Simplement une restitution, inspirée et vibrante, de son éternelle jeunesse.

Resmusica (Jean-Christophe Le Toquin)

Le charme craquant d'un vieux vinyle

Théâtre et Opéra gagnent tous deux à dialoguer, et l'on ne peut dès lors que saluer l'initiative du théâtre Mouffetard et de la Compagnie Manque Pas d'Airs, pour cette représentation d'un opéra intime voire intimiste, mais d'autant plus touchant. Que les puristes de l'Opéra passent leur chemin, l'Orphée et Eurydice de la Compagnie Manque Pas d'Airs est bel est bien une œuvre de théâtre, de théâtre chanté qui ne garde de Gluck que la mélodie, qu'un piano dispense sur la scène, quelque part entre le café-théâtre et le piano-bar.

Dès le lever de rideau le ton est donné par un univers sonore mêlant violons et bruits dissonants : nous ne sommes pas à Garnier, mais bien dans une petite salle, au fond d'une arrière-cour de la rue Mouffetard.

Ambiance de fin de soirée arrosée tandis que sonnent les premiers accords de piano et puis le chant, la longue plainte d'Orphée, cette douleur permanente de l'amant dépossédé de son amour. Exit le piano-bar, nous voilà au Théâtre.

Scénographie délicate

La scénographie délicieuse d'Alexandra Lacroix s'adapte parfaitement à l'espace intime de la scène de Mouffetard. Sobre et efficace, elle fait le charme d'*Orphée et Eurydice*. Pas d'énormes moyens, de gigantesques panneaux amovibles et d'écrans plasma, juste quelques fleurs, des bouteilles au fond phosphorescent, et des vitres sans teint sur de petites colonnes de bois à roulettes. Le minimum nécessaire pour susciter l'imaginaire, pour créer un espace mental sans tomber dans le commentaire.

Le charme craquant d'un vieux vinyle

L'ambiance est posée. Nous voilà à la fin d'une soirée entre amis, assis dans le canapé à rire en finissant les verres, lorsque l'un d'entre nous retrouve sur une étagère le vieux vinyle d'un enregistrement d'Orphée et Eurydice de la fin des années trente.

Alors dans le théâtre Mouffetard, sur nos canapés une place, se monte un drame domestique, celui que manigance l'Amour dont Orphée est le jouet. Le jeu est d'abord hésitant, manquant de spontanéité, mais petit à petit, les chanteurs-acteurs de la Compagnie Manque Pas d'Airs prennent confiance, et nous entraînent avec eux, dans les Enfers mais jamais trop loin, à la recherche de l'être aimé, puis dans un mariage véritablement

réjouissant.

On quitte le théâtre comme on laisse de vieux amis. Encore un peu grisé on se perd dans Paris tandis que revient sur nos lèvres un air de Gluck.

lesouffleur.net

Intéressante initiative du Théâtre Mouffetard : proposer de l'opéra ! La Compagnie Manque Pas d'Airs se propose de «rendre l'opéra accessible en impliquant le spectateur par une proximité rare à l'opéra et d'un livret francophone ou traduit en français» comme elle l'indique dans sa brochure. Noble mission qui débute avec l'une des grandes œuvres du répertoire lyrique français, *Orphée et Eurydice* de Gluck, en version abrégée (1 heure quinze). Un simple piano figurera l'orchestre, ce sont les voix qui importent ici, et là on est bien servi. Jean-Gabriel Saint-Martin incarne un très bel Orphée au timbre clair et à la prononciation parfaite tandis que Julie Fuchs campe une Eurydice à la voix souple, riche en couleurs et bien posée. Les deux étudient au CNSM de Paris et ce n'est pas un hasard, voici deux noms à retenir. Amélie Kuhn en Amour a un filet de voix un peu mince mais la clarté de la diction compense ce manque d'ampleur. Le quatuor vocal les accompagnant fait preuve de cohésion et d'une qualité de chant incontestable. La mise en scène, qui s'aide de quelques bruitages, sait mettre en lumière la dramaturgie de l'œuvre et caractériser les personnages. Voici un spectacle qui ravira les amateurs d'opéra comme ceux qui veulent le découvrir, mission réussie !

Concertonet.com (Philippe Herlin)

La jeune compagnie lyrique au judicieux nom à double sens, la Compagnie Manque Pas d'Airs, a retenu une idée bienvenue qui est de sortir l'opéra des lieux séculaires, dans lesquels il est encore aujourd'hui cantonné, ce qui constitue une double gageure.

En premier lieu, bien sûr, celle de démocratiser, au sens noble du terme, un registre très souvent considéré élitiste et, ensuite, apporter une nouvelle vision du répertoire classique, sans verser dans l'entreprise de modernisation systématique d'œuvres qui ne sont pas, intrinsèquement, aussi poussiéreuses qu'on pourrait le croire.

Aussi, son premier opus, *Orphée et Eurydice* de Gluck, traitant de la légende mythologique qui traite notamment du mythe de l'amour conjugal qui défie les lois des dieux et de la mort, actuellement à l'affiche au Théâtre Mouffetard en constitue-t-elle une belle illustration.

Cet *Orphée et Eurydice* dont l'un des airs principaux, le lamento d'Orphée "J'ai perdu mon Eurydice", résonne dans l'oreille de l'inconscient collectif, qui date quand même du 18ème siècle, s'avère d'une grande modernité pour ceux qui ne sont ni des férus ni des exégètes de l'opéra classique. Modernité qui inspire Alexandra Lacroix pour une mise en scène aux consonances maniéristes et aux références patentes avec l'esthétique de l'Ecole de Paris et le nabisme, qui évoque le style des grandes compositions picturales de Maurice Denis et particulièrement judicieuse par sa résonance avec l'orphisme, truffée d'inventions scénographiques à partir, notamment, des traditionnels panneaux en colonne. Sous l'auspice de l'Amour, Amélie Kuhn à la partition enlevée, Jean-Gabriel Saint-Martin, au physique de jeune premier romantique et à la voix claire, incarne un Orphée éploré sans mièvrerie et Tania Chauche, visage à la Ingres et au timbre expressif, une délicieuse Eurydice. Ils sont accompagnés par un quatuor harmonieux, composé de Virginie Thomas, Emmanuel Pousse, Henri de Vasselot et Cecil Gallois, chœur qui incarne tour à tour les invités languissants, les furies et les âmes vertueuses des Champs Elysées dans des tableaux à la plastique symboliste affirmée.

Bien évidemment, le spectacle ne dispose pas des moyens financiers d'une superproduction subventionnée, ni d'une scène rivalisant avec celle de l'Opéra Bastille ou d'un orchestre symphonique.

Mais la direction musicale de Benjamin Fau et le piano véloce et sensible de Eugénie Galezowski font mouche et la compagnie réussit tout à fait à subjuguier et à enthousiasmer les spectateurs par son engagement et ses jeunes talents ce qui lui laisse augurer un bel avenir si le public néophyte lui emboîte le pas. Donc hauts les cœurs !

froggydelight.com